

## Un jazz symphonique

Maurice BEX (*L'Intransigeant*, vol. 47, n° 16 769, 4 juillet 1926, p. 4)

France

Le 16 juillet 1925, un entrefilet de *La Lanterne* annonce : « Le célèbre jazz américain de Paul Whiteman<sup>1</sup> sera de nouveau cet automne à Londres. Cet orchestre toucherait 1 750 livres par semaine [souligné dans le texte original]. Nous ne l'entendrons pas de sitôt à Paris » (Anonyme 1925). Pourtant, Paul Whiteman débarque à Paris avec son orchestre en 1926. Sa notoriété est très forte en France, dans les milieux musicaux informés tout au moins. Il est associé au jazz dans sa généralité. On peut même dire qu'il incarne le jazz pour l'essentiel de la critique française, en bon « roi » qui se plaît à régner sur cette musique<sup>2</sup>. La *Rhapsody in Blue* qu'il a commandée à Gershwin deux ans plus tôt, dans sa pureté, est unanimement considérée comme l'apogée du genre. Sa venue parisienne de 1926 est présentée – et préparée publicitairement – comme un événement. S'il était initialement prévu une venue en avril 1926, peut-être à l'Opéra, et en mai aux Ambassadeurs, ce n'est que fin juin que le groupe arrive. Le 1<sup>er</sup> juillet, *Le Figaro* révèle : « Le célèbre orchestre jazz Paul Whiteman que présentera M. Edmond Sayag<sup>3</sup> vendredi

---

<sup>1</sup> Paul Whiteman (1890-1967) est un altiste et chef d'orchestre étatsunien formé à la musique classique. Musicien du rang dans le San Francisco Symphonic Orchestra, il forme son propre orchestre de danse en 1918. Les enregistrements qu'il réalise pour la Victor Talking Machine Company (la plus importante firme discographique aux États-Unis) font de son orchestre le principal représentant du jazz dans les années 1920. Sa réputation, aussi importante aux États-Unis qu'en Europe, où sa première tournée a lieu en 1926, fait grand bruit et suscite de nombreux articles. Sa musique, qui privilégie les arrangements sophistiqués à l'improvisation individuelle, a suscité l'admiration de nombreux musiciens de jazz dans les années 1920. Dans son autobiographie, Duke Ellington a écrit : « Paul Whiteman était connu comme "le roi du jazz" et personne n'a encore porté ce titre avec autant de conviction et de dignité » (Ellington 1973, p. 103, traduction de l'éditeur).

<sup>2</sup> Paul Whiteman s'est vu attribuer (ou s'est attribué) le titre de « *King of Jazz* ».

<sup>3</sup> Edmond Sayag, de son vrai nom Edmond Saiac, originaire d'Oran, est l'un des plus importants producteurs de spectacles de l'époque. Après la Première Guerre mondiale, il reprend le Casino Kursaal d'Ostende et en fait un lieu très prisé. Parmi d'autres établissements encore, il dirige le Café des Ambassadeurs. Situé sur les Champs-Élysées à l'emplacement de l'actuel Espace Cardin au 1 de l'avenue Gabriel, il sera détruit en 1929 et remplacé en 1931 par un nouveau théâtre, le Théâtre des Ambassadeurs dont la construction est commandée par le même Edmond Sayag. Son frère Max Sayag (Simon-Max Saiac), également dans l'industrie du spectacle, est notamment le fondateur en 1923 du label phonographique Maxsa.

2 juillet et pour neuf représentations seulement, aux Champs-Élysées Music-hall, est arrivé hier après-midi à 3h30 à la gare du Nord » (Anonyme 1926a). Dans la même colonne, la production publie un encart publicitaire indiquant : « Demain Paris connaîtra aux Champs-Élysées Music-Hall : la merveille des merveilles, le célèbre orchestre jazz de Paul Whiteman ; 32 virtuoses qui ont bouleversé le monde ». Le lendemain, une curieuse confusion s'étale à la page 4 du même *Figaro*. Deux spectacles sont annoncés séparément. D'une part : « Aux Nouveaux-Ambassadeurs (Théâtre-Restaurant). Pendant le dîner, Florence Mills<sup>4</sup> dans *La Revue américaine Black Birds* de Lew Leslie<sup>5</sup>, avec Johnny Hudgins<sup>6</sup>, Jones et Jones<sup>7</sup>, Edith Wilson<sup>8</sup> et l'orchestre du Plantation avec Shrimp Jones et Johnny Dunn<sup>9</sup> ». De l'autre : « Aux Champs-Élysées-Music-Hall, à 8h30, Paul Whiteman et son célèbre orchestre-jazz de 32 musiciens. Dans la première partie le danseur Harland Dixon » (Anonyme 1926b). Et enfin, quelques lignes plus bas, un encart publicitaire indiquant : « Ce soir, aux Ambassadeurs, première du nouveau spectacle avec le célèbre orchestre Paul Whiteman et la revue américaine *Dixie to Paris*, avec Florence Mills et Johnny Hudgins ». En réalité, il semble que l'orchestre de Whiteman devait prendre la suite de *Black Birds* aux Ambassadeurs, mais le succès de la revue a poussé Edmond Sayag à prolonger et à déplacer Whiteman aux Champs-Élysées-Music-hall, tout en lui laissant assurer la première partie aux Ambassadeurs au moins entre le 2 et le 5 juillet, tel que l'affirme le biographe de Paul Whiteman, Don Rayno<sup>10</sup>. Les trois textes parus le 4 juillet 1926 dans *Comœdia* à la page 5, apparemment de trois auteurs différents (Anonyme 1926c, 1926d, 1926e), sembleraient confirmer cette hypothèse. Cette abondance et les contenus

<sup>4</sup> Florence Mills (1896-1927), chanteuse afro-américaine qui s'illustra à Paris dans les revues *Dixie to Paris* et *Black Birds* (voir Cugny 2014, p. 227-233).

<sup>5</sup> Lew Leslie (1888-1963), producteur étatsunien, fut l'un des premiers producteurs blancs à monter des spectacles d'Afro-Américains, notamment au Cotton Club de Harlem et sur Broadway. La série des *Blackbirds* connut cinq productions entre 1926 et 1939.

<sup>6</sup> Johnny Hudgins (1896-1990), comédien afro-américain, devenu célèbre pour un numéro de mime par-dessus un solo de trompette *wha-wha*.

<sup>7</sup> Ce duo n'a pu être identifié. L'un des deux pourrait être Fernando (Sonny) Jones (1892- ?), danseur afro-américain présent sur la scène française à partir de 1922, qui se produisit un temps dans un autre duo avec le danseur Louis Douglas.

<sup>8</sup> Edith Wilson (1896-1981), chanteuse afro-américaine. Elle apparaît notamment en 1929 dans le club *Chez Florence*.

<sup>9</sup> Il s'agit de Ralph « Shrimp » Jones (1891-?), violoniste afro-américain. Il est très difficile de connaître l'identité des musiciens ayant joué dans cette production parisienne de *Black Birds*, à l'exception de Shrimp Jones et du trompettiste Johnny Dunn (1897-1937). En revanche, le personnel de la production londonienne qui devait suivre est en principe connu. Il s'agit de l'orchestre de Pike Davis se composant ainsi : Pike Davis (direction et trompette), Randolph Dunbar, Nelson Kincard (clarinette, sax alto), Alonzo Williams (sax tenor), Johnny Dunn (trompette), Casey Jones (trombone), Bill Benford (tuba), George Smith (violon), Maceo Jefferson (banjo) ; George Rickson (piano), Jessie Baltimore (batterie). Il est possible que l'orchestre ait été le même, en partie ou en totalité, de la production parisienne, mais ce n'est pas avéré.

<sup>10</sup> Don Rayno donne la chronologie suivante de la présence de Whiteman à Paris : 29 juin 1926 : voyage en train de l'orchestre de Berlin à Paris ; du 30 juin au 1<sup>er</sup> juillet : répétitions ; du 2 au 5 juillet : prestations simultanées au Théâtre des Champs-Élysées et au Café des Ambassadeurs ; 6 juillet : Champs-Élysées, Ambassadeurs et Opéra ; du 7 au 22 juillet : Champs-Élysées et Ambassadeurs ; 24 juillet : voyage en train vers Le Havre ; du 25 au 29 juillet : retour à bord du S.S. *Rotterdam* » (Rayno 2003, p. 146).

extrêmement louangeurs sont un bon indicateur de la notoriété dont jouissaient alors à Paris Paul Whiteman et son orchestre, dont la prestation est un événement aussi bien musical que mondain.

L'auteur de cet article, Maurice Bex (1886-?), est un homme de lettres français. Il se joint ici au cœur des louanges pour un orchestre qu'une réputation très flatteuse avait précédé. À noter l'apparition de l'expression « jazz symphonique ».

Paul Whiteman et son orchestre ont débuté hier à Paris.

Prétexte majeur à la reprise des enquêtes amorcées depuis plusieurs mois et qui commençaient à languir : « Croyez-vous à l'intérêt musical du jazz-band et à son influence ? », comme M. Raphaël Cor demandait, il y a vingt ans : « Estimez-vous que la musique de Debussy fera école ? »<sup>11</sup>.

Jusqu'ici, l'orchestre de Whiteman nous apparaissait sous la forme réduite et concentrée de disques phonographiques. Sous la caresse de l'aiguille, la plaque tournante libérait les rythmes entrelacés de *Lady of the Evening*<sup>12</sup> et les timbres inouïs de *Dearest*<sup>13</sup>, qui s'élevaient dans l'air comme la fumée odorante au-dessus d'une cassolette. À partir de maintenant, analyse après synthèse, les instigateurs de ces fêtes sonores prendront à nos yeux leur véritable identité.

Ils sont trente-deux, sous la conduite d'un chef de haute stature et ventriloquant, et forment un ensemble où, contrairement à la jeune tradition des jazz, les cordes occupent une place importante. Cet orchestre, dont la composition n'exclut pas les instruments hétéroclites et qui emploie jusqu'à la pompe à bicyclette, entend redonner au quatuor des cordes, quelque peu délaissé par certains musiciens d'aujourd'hui, un emploi marquant. Toute la branche gauche du V formé par les exécutants est pleine de basses et de violons, d'altos et de contrebasses, et rejoint

<sup>11</sup> L'auteur fait allusion à l'enquête d'André Cœuroy publié dans *Paris-Midi* (voir Anthologie). Il la met en parallèle avec celle de Raphaël Cor pour la *Revue du Temps Présent* d'octobre 1909. Les questions étaient les suivantes : « Quelle est l'importance réelle et quel doit être le rôle de M. Claude Debussy dans l'évolution musicale contemporaine ? Est-il une individualité originale, seulement accidentelle ? Représente-t-il une nouveauté féconde, une formule et une direction susceptibles de faire école, et doit-il faire école en effet ? ». Cette enquête fut reprise dans *Le Cas Debussy* (Caillard et de Bérays 1910, p. 49-103) avec notamment des réponses de : Ernest Ansermet, Maurice Barrès, Funck-Brentano, Louis Ganne, Reynaldo Hahn, Romain Rolland et Siegfried Wagner.

<sup>12</sup> « Lady of the Evening », paroles et musique d'Irving Berlin. Enregistré par Paul Whiteman le 25 janvier 1923 pour la marque Victor.

<sup>13</sup> « Dearest (You're the Nearest to My Heart) », de 1922, musique de Harry Akst. Enregistré par Paul Whiteman le 21 février 1923 pour la marque Victor.

l'angle où trône en face du chef le drummer, en passant par les banjos et le basson solitaire perdu parmi les cordes et comme protégé contre l'inimitié des familles rivales des cuivres où brillent de tous leurs feux tubas, trombones et cornets, et les précieuses collections de saxophones suspendus comme des pipes à un râtelier. Aux pieds du chef, les deux pianos à queue, couchés comme des lions domptés.

Paul Whiteman arrive chez nous, après avoir passé par Londres, Amsterdam et Berlin, où ils ont provoqué l'étonnement de tous et retrouvé l'accueil enthousiaste que New York et les provinces des États-Unis lui accordent depuis longtemps et surtout depuis deux ans, époque où il a doublé le nombre de ses instrumentistes.

Jusqu'alors, malgré la qualité exceptionnelle de ses participants, le jazz Whiteman pouvait être confondu avec des groupes similaires. Tout en possédant une habileté incomparable, il ne dédaignait pas de servir la danse et les danseurs. Aujourd'hui, il prétend au titre de jazz symphonique et, tout en gardant au rythme traditionnel une fidélité indispensable, il veut, sans la moindre attraction chorégraphique, persuader les foules de sa raison d'être.

Faut-il ajouter que les compagnons de Paul Whiteman sont tous des virtuoses de grande classe. Ils ne se contentent pas de l'affirmer, comme les directeurs de casino : « L'orchestre de l'établissement se compose strictement de premiers prix du Conservatoire », ils le prouvent à la façon des Hoffmann Girls<sup>14</sup> qui se détachaient une à une du quadrille pour exécuter individuellement un divertissement.

Dans le premier morceau du programme, qui s'intitule *Meet the boys*<sup>15</sup>, chaque instrumentiste, promu d'un coup de baguette au rang de

---

<sup>14</sup> Les Hoffmann Girls étaient une troupe de *girls* réunies par Gertrude H. Hoffmann, créatrice de revues à New York depuis l'avant-guerre. La troupe apparut pour la première fois à Paris dans la revue *New-York - Montmartre*, montée par Jacques-Charles à la réouverture du Moulin-Rouge en 1926. Une chanson, composée par E. Gavel, enregistrée par le chanteur Dréan et publiée sur disques Francis Salabert (n° 54) en 1928, est intitulée « Ah ! Les Hoffmann's girls ». Les paroles disent notamment : « Oh, les Hoffmann's girls dont parle tout Paris ». Le refrain annonce « Depuis que je les ai vues, dans la revue, je ne bois plus, je ne mange plus, je ne dors plus..., ah ! les Hoffmann, les Hoffmann..., les Gertrude, les Gertrude Hoffmann girls. » Paul Éluard leur a par ailleurs dédié un poème, *Les Gertrude Hoffmann Girls* (paru pour la première fois le 1<sup>er</sup> octobre 1925 dans *La Nouvelle Revue française*). Enfin, Pierre Mac Orlan leur consacre deux pages dans *Aux lumières de Paris* (Mac Orlan 1925, p. 174-175).

<sup>15</sup> Aucun enregistrement d'un tel morceau n'est identifié dans la discographie de Paul Whiteman. En revanche, un épisode semblable à celui décrit ici peut être vu dans le film *King of jazz* (1930) dédié au chef et à son orchestre.

soliste, vient à l'avant-scène jouer à sa façon l'air que son voisin reprendra à sa manière. Beethoven écrivit trente-trois variations sur une valse de Diabelli.

Whiteman s'est arrêté à la trente-deuxième, mais il les a distribuées à trente-deux interprètes.

## Bibliographie

- Anthologie : Cugny, Laurent et Martin Guerpin (à paraître), *Écrits francophones sur le jazz (presse, essais, roman, théâtre, poésie). Une anthologie annotée et commentée (1918-1929)*, Paris, Vrin.
- Anonyme (1925), « Carnet des arts », *La Lanterne*, vol. 51, n° 17 524, 26 juillet, p. 3.
- Anonyme (1926a), « Spectacles et concerts », *Le Figaro*, 1<sup>er</sup> juillet, p. 4.
- Anonyme (1926b), « Spectacles et concerts », *Le Figaro*, 2 juillet, p. 4.
- Anonyme (1926c), « Musique – L’orchestre Whiteman », *Comœdia*, vol. 20, n° 4 938, 4 juillet, p. 5.
- Anonyme (1926d), « Musique-halls, cirques et cabarets – Une première aux Ambassadeurs », *Comœdia*, vol. 20, n° 4 938, 4 juillet, p. 5.
- Anonyme (1926e), « Musique-halls, cirques et cabarets – Au Music-hall des Champs-Élysées », *Comœdia*, vol. 20, n° 4 938, 4 juillet, p. 5.
- Caillard Charles-Francis, et José de Bérays (1910), *Le Cas Debussy*, Grenoble/Moûtiers/Paris, Librairie H. Falque.
- Cugny, Laurent (2014), *Une histoire du jazz en France*, tome 1 : *Du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure.
- Ellington, Duke (1973), *Music Is My Mistress*, New York, Da Capo Press.
- Mac Orlan, Pierre (1925), *Aux lumières de Paris*, Paris, G. Crès et Cie.
- Rayno, Don (2003), *Paul Whiteman, Pioneer in American Music*, vol. 1 : *1890-1930*, Lanham, Maryland and Oxford, Scarecrow.
- Whiteman, Paul, et Mary M. McBride (1926), *Jazz*, New York, J. H. Sears & Co.